



This article appeared in a journal published by Elsevier. The attached copy is furnished to the author for internal non-commercial research and education use, including for instruction at the authors institution and sharing with colleagues.

Other uses, including reproduction and distribution, or selling or licensing copies, or posting to personal, institutional or third party websites are prohibited.

In most cases authors are permitted to post their version of the article (e.g. in Word or Tex form) to their personal website or institutional repository. Authors requiring further information regarding Elsevier's archiving and manuscript policies are encouraged to visit:

<http://www.elsevier.com/authorsrights>

collectés et analysés par l'auteur pour conclure que « les marins pêcheurs sont bien entrés dans l'histoire, prenant en main leur destinée, maîtrisant l'historicité de leur communauté » (p. 227). La mort annoncée des communautés artisanales de marins pêcheurs devient dès lors beaucoup moins certaine. Un vent d'optimisme souffle même en guise de conclusion de l'ouvrage, annonçant la prise en compte progressive par les marins pêcheurs des tensions environnementales affectant les ressources marines.

Si l'apport monographique sur ces communautés de marins pêcheurs du Calvados est certain et permet de comprendre l'évolution actuelle du secteur de la pêche à l'échelle nationale et européenne, le principal regret tient au fait que l'étude ne délivre pas de constat de portée plus générale sur ce qu'impliquent ces transformations du secteur halieutique au niveau des populations littorales dans leur ensemble. Cet éloignement de la mer, en terme numérique, des marins pêcheurs du Calvados, entraîne-t-il une recomposition des cadres de représentation de l'élément marin en tant que tel ? Quels sont les nouveaux hommes-clés sur le terrain, occupant les zones portuaires laissées vacantes par les pêcheurs ? Y a-t-il une transformation du discours des acteurs institutionnels, politiques et économiques, garantissant d'autres valorisations de ces espaces ?

En considérant que le point fort de cet ouvrage repose essentiellement sur le traitement extrêmement détaillé de l'analyse statistique des données recueillies par l'auteur lui-même, le lecteur ne doit donc pas se méprendre sur son contenu — à savoir, une étude démographique ciblée sur la cellule familiale des marins pêcheurs du Calvados. C'est à ce titre que l'intitulé choisi par l'auteur, « Socio-anthropologie des marins pêcheurs », paraît quelque peu galvaudé, faute d'une véritable ethnographie en profondeur des individus faisant l'objet de cette recherche — centrée par exemple sur l'activité en mer. L'ampleur de l'enquête démographique menée par R. Amand s'en trouve en fin de compte quelque peu dénaturée, alors même qu'elle justifiait par elle-même l'intérêt scientifique de la publication de ce travail.

Boris Charcossey

*Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC, UMR 7186), Maison de l'archéologie et de l'ethnologie René-Ginouvès, 21, allée de l'Université, 92023 Nanterre cedex, France*

Adresse e-mail : [boris.charcossey@mae.paris-10.fr](mailto:boris.charcossey@mae.paris-10.fr)

Disponible sur Internet le 30 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2013.12.015>

### **La force de la différence. Itinéraires de patrons atypiques, N. Alter. PUF, Paris (2012). 288 pp**

*La Force de la différence* s'intéresse à des cas marginaux mais hautement problématiques pour les théories de la reproduction sociale. Les personnes que Norbert Alter a rencontrées sont en effet « atypiques » à deux titres. Tout d'abord, elles sont « atypiques » (socialement et statistiquement) parmi les personnes qu'elles côtoient dans leurs activités professionnelles : ce sont des femmes dans un monde d'hommes, des homosexuels dans un monde d'hétérosexuels, des autodidactes dans un monde de diplômés, des étrangers dans un monde de Français. . . Pour Norbert Alter, qui s'inspire fortement des travaux de l'École de Chicago, ces différences ne sont pas des données de nature mais des constructions sociales qui prennent leur sens dans ce qu'Erving Goffman appelle des « interactions mixtes » où les « atypiques » côtoient les « normaux » et se heurtent à la stigmatisation et à la relégation sociale. Mais ces personnes se distinguent aussi (socialement et statistiquement) des autres personnes stigmatisées parce qu'elles sont parvenues à inverser

le destin auquel leur(s) différence(s) semblai(en)t les condamner, et à devenir des « patrons » (cadres dirigeants ou chefs d'entreprise). Ainsi, ces personnes constituent un cas problématique puisqu'elles ont connu un parcours fulgurant les amenant de positions fortement dominées à des positions fortement dominantes dans la hiérarchie sociale.

Contrairement à ce que pourrait laisser penser le sous-titre de l'ouvrage, N. Alter n'entend pas retracer systématiquement les « itinéraires » de ces patrons atypiques. Si son matériau de départ est bien constitué de récits de vie, l'auteur s'attache plutôt à mettre en lumière les caractéristiques sociales communes de ces personnes, qui se sont forgées au cours de ces itinéraires et permettent selon lui d'en expliquer le déroulement. La première de ces caractéristiques est la position singulière occupée dans l'espace social : tout comme l'étranger conceptualisé par Georg Simmel, ces personnes se situent à la rencontre de deux mondes — le monde des « différents » dont ils sont issus et auquel on aimerait les reléguer (ce « on » cachant les mécanismes objectifs et subjectifs de la reproduction sociale), et le monde des « normaux » dans lequel ils s'inscrivent professionnellement sans pour autant en adopter les caractéristiques identitaires. Loin de correspondre à un moment transitoire dans leur ascension sociale, cette position de marginal-sécant nourrit les rapports de ces patrons atypiques aux deux univers qu'ils côtoient : s'ils ont choisi de fuir la communauté des « différents » et le stigmaté (positif ou négatif ; imposé ou revendiqué) qui la fonderait, ils n'en assument pas moins leur différence comme un atout qui les distingue des « normaux » auxquels ils refusent de s'assimiler (chapitre 1).

N. Alter tente alors de saisir les ressources dont disposent ces patrons atypiques pour inverser le stigmaté et le destin qui leur étaient assignés. Tout d'abord, parce que ces personnes sont étrangères au monde des « normaux », elles nourrissent un rapport problématique aux normes, mêlant distanciation et curiosité, adhésion et critique (chapitre 2). Ainsi, ces patrons sont bien souvent des innovateurs, d'autant plus enclins à jouer avec les règles et les normes qu'elles ne leur sont ni évidentes ni favorables. Mais, loin d'aller de soi, l'appropriation de ces normes « étrangères » suppose un travail constant et coûteux, l'effort et l'audace permettant de compenser le déficit de socialisation et le « handicap de départ » créé par leur différence (chapitre 3). Cette « éthique du travail », qui n'est pas sans rappeler l'éthique des premiers protestants telle que la reconstruit Max Weber, irrigue ainsi les discours de ces patrons.

Mais la « différence » ne s'abolit pas dans le travail et la réussite sociale. Ainsi, selon N. Alter, les modes de sociabilité et les *hexis* corporelles de ces patrons dénoteraient un rapport atypique aux autres, fait de discours sans concession, d'humour et d'empathie (chapitre 4). Cette sociabilité singulière apparaît à la fois comme le résultat et la clé du parcours social et professionnel de ces patrons. Parce qu'ils ont bénéficié, à des moments-clés de leur vie, de la bienveillance d'une ou plusieurs personnes intégrées qui les ont aidés à comprendre et à affronter les normes sociales, et parce que leur capacité à créer des réseaux a joué un grand rôle dans leur réussite sociale, ils endossent souvent à leur tour un rôle de « passeurs » auprès d'autres personnes différentes (chapitre 5). Ainsi, comme « l'étranger » de G. Simmel qui bénéficie de sa position frontalière pour commercer, les patrons atypiques étudiés par N. Alter valorisent professionnellement leur capacité à nouer des relations sociales fructueuses avec des personnes très diverses. Pour autant, N. Alter refuse de réduire cette sociabilité à sa dimension instrumentale ; elle procède tout autant, selon lui, d'une ouverture aux autres et d'un cosmopolitisme qui seraient la marque de l'étranger.

Enfin, ces patrons atypiques apparaissent à N. Alter comme dotés d'une grande réflexivité, qui les amène à interroger en permanence les normes sociales mais aussi leurs décisions, leurs itinéraires et l'identité qui en résulte (chapitre 6). Cette réflexivité est à la fois une conséquence de cette position entre-deux-mondes qui expose ces personnes aux souffrances d'une identité clivée et aux risques de la stigmatisation, et une ressource centrale pour la réussite professionnelle et l'équilibre

personnel, puisqu'elle leur permet de repérer des opportunités qui échappent aux autres acteurs et de mettre en cohérence leur itinéraire et l'identité qui en résulte. Cette réflexivité contribue à faire de ces patrons atypiques des innovateurs par excellence, capables de comprendre et de jouer avec les conventions dont les « typiques » n'ont pas conscience du fait de leur enfermement dans la reproduction des routines.

Cet ouvrage constitue donc une nouvelle étape dans la réflexion de N. Alter sur les processus sociaux d'innovation, l'étude s'attachant cette fois-ci à dresser un portrait sensible de « l'étranger » en innovateur. Ces patrons atypiques participent en effet aux logiques d'innovation de deux façons : d'une part, leurs caractéristiques et leurs pratiques innovent en ce qu'elles bousculent l'ordre établi et mettent à mal les représentations, les valeurs et les pratiques structurant le monde des « normaux » ; d'autre part, comme le soulignait déjà l'auteur dans *L'innovation ordinaire*<sup>1</sup>, ces acteurs sont eux-mêmes souvent les promoteurs des innovations au sein des organisations, en raison de leur position marginale-sécante entre plusieurs univers mais aussi de la relation ambivalente d'adhésion et de distance qu'ils entretiennent avec les institutions et les organisations qu'ils fréquentent.

Pour autant, si la *Force de la différence* présente de nombreuses analyses fines et convaincantes, il est parfois difficile de situer l'ouvrage par rapport à trois courants classiques de la sociologie : la sociologie interactionniste de la déviance, la sociologie de la mobilité sociale et la sociologie économique de l'entrepreneur.

Tout d'abord, bien que l'auteur affirme adopter une approche interactionniste et constructiviste de la différence et de la norme, on a par moments l'impression que ces deux dimensions tendent au fil des pages à s'essentialiser dans des catégories objectives, homogènes et non problématiques (handicapé, homosexuel, femme *versus* valide, hétérosexuel, homme. . .). La différence cesserait ainsi d'être le produit d'interactions sociales pour se figer dans des désignations pratiques. Cette impression est renforcée par la focalisation de l'étude sur les récits que les patrons atypiques font d'eux-mêmes — et qui relèvent par moments du registre « héroïque » —, au détriment d'une observation des contextes sociaux dans lesquels ils évoluent et/ou d'un entrecroisement avec les discours des « normaux » qu'ils côtoient. On regrette par ailleurs que les itinéraires (ou les « carrières ») de ces patrons atypiques n'aient pas été reconstruits de manière systématique pour mieux saisir la dynamique d'intégration/contestation des normes.

Une deuxième réflexion porte sur le positionnement de l'étude par rapport aux nombreux et riches travaux sur la mobilité sociale. Nous avons été gênés par l'absence d'inscription des personnes interrogées dans des trajectoires et des groupes sociaux plus larges. La mobilisation des nombreuses études statistiques sur la mobilité sociale des « minorités » aurait sans doute permis à l'auteur de mieux situer le poids de la (des) différence(s) dans l'itinéraire de ces patrons et donc de nourrir le caractère « atypique » de ces parcours. Par ailleurs, en mettant sur le même plan les femmes, les homosexuels, les autodidactes, les étrangers. . . l'auteur laisse à penser que ces différences sont parfaitement « équivalentes » — et dans une certaine mesure cumulables. Mais vaut-il mieux, pour devenir patron, être une femme homosexuelle, française sortant d'une grande école ou bien un homme hétérosexuel, étranger, sans diplôme et autodidacte ? Bien qu'elle pose le problème en termes statistiques, cette question est essentielle pour le propos même de l'auteur, parce qu'elle permet de mieux départager (et hiérarchiser) le poids de la « différence » et de la « normalité » dans l'itinéraire et l'éthos de ces patrons.

Enfin, un troisième commentaire concerne le positionnement de cet ouvrage vis-à-vis de la sociologie économique des entrepreneurs. N. Alter semble avoir privilégié une analyse de la

<sup>1</sup> N. Alter, 2000. *L'innovation ordinaire*. PUF, Paris.

« réussite sociale » des *patrons* sur une approche plus attentive aux appuis sociaux et cognitifs des *entrepreneurs*. Or, de nombreuses analyses de l'auteur auraient pu fournir une matière intéressante pour discuter les thèses de la sociologie économique de l'entrepreneur qui s'est, elle aussi, fortement inspirée des réflexions séminales de Simmel, Weber ou Schumpeter. Si comme l'auteur le souligne, ces patrons atypiques ont une plus grande propension à entreprendre et innover, on aurait notamment aimé en savoir plus sur la façon dont ils mobilisent les cadres institutionnels et normatifs des univers qu'ils côtoient pour développer leurs activités.

Étienne Nouguez

Centre de sociologie des organisations (CNRS-SciencesPo), 19, rue Amélie,  
75007 Paris, France

Adresse e-mail : [e.nouguez@csso.cnrs.fr](mailto:e.nouguez@csso.cnrs.fr)

Disponible sur Internet le 17 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2013.12.009>

**How Economics Shapes Science, P.E. Stephan. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts (2012). 384 p.**

Professeur d'économie, l'américaine Paula Stephan propose un ouvrage attrayant dans le contexte politico-scientifique actuel, marqué par une réflexion renouvelée sur l'organisation de la recherche publique. Appuyé sur une grande variété d'études socio-économiques, ce livre montre en effet pourquoi « l'argent compte » lorsqu'il s'agit de produire des connaissances scientifiques.

La silhouette de la souris (de laboratoire) qui figure sur sa couverture est faite de billets de banque, et P. Stephan fournit dès le premier chapitre une série d'exemples témoignant du coût de la recherche publique, qu'elle s'appuie sur de gigantesques instruments comme le *Large Hadron Collider* du CERN<sup>1</sup> ou sur la manipulation de ce genre de petits mammifères. Mâles ou femelles (plus coûteuses), aux mains d'un personnel temporaire ou permanent. . . l'exemple montre aussi que chaque paramètre expérimental peut être considéré d'un point de vue financier. L'importance des « facteurs économiques » dans la dynamique scientifique, visée dans le premier chapitre, concerne aussi les chercheurs : le niveau de leur salaire ou les primes à la publication peuvent affecter leur engagement, même si — bien sûr — leur intérêt premier est de résoudre des problèmes et d'être reconnus. Le deuxième chapitre (« *Puzzles and priority* ») est consacré à ces motivations, et revient sur l'importance de la dimension symbolique du système de rétribution des professionnels de la science. Fraudes et détournements ne grippent pas le fonctionnement de ce dispositif de production, qui récompense cependant très inégalement les prétendants au succès (p. 29–33). Simplement intitulé « *Money* », le chapitre suivant détaille les rouages de ce « *winner-take-all market* », en présentant des études sur le rapport entre le salaire (plusieurs tableaux documentent les variations statutaires, disciplinaires, etc., et leur évolution dans le temps) et la productivité des chercheurs. On y voit notamment que « si les salaires du monde académique sont distribués plus également que dans l'ensemble du monde social, les inégalités de revenu y croissent à un degré plus élevé » (p. 42).

Dans les chapitres suivants, P. Stephan examine, à partir de données quantitatives, les facteurs qui favorisent l'accroissement des collaborations : spécialisation, interdisciplinarité, connectivité. Elle souligne aussi les disparités disciplinaires en matière de dépenses d'équipement : en 2008, 41 % des dépenses d'équipement des universités américaines relevaient des sciences de la vie,

<sup>1</sup> Centre européen pour la recherche nucléaire.